

[Le Correspondant]. Le Correspondant, Janvier-Mars. 1902.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).

## ÉTUDES LITTÉRAIRES

---

# LA CRISE DU ROMAN

---

### I

Les éditeurs se lamentent. L'un d'eux me confiait ses doléances en ces termes :

— La librairie subit une crise. C'est indéniable. On a voulu en rendre responsables la bicyclette, l'automobile, en un mot le goût développé des sports. N'en croyez rien. Les exercices physiques n'exigent pas l'abandon de toute culture. Enfin, l'instruction répandue à flots devrait produire chaque jour de nouveaux lecteurs, ce qui, dans tous les cas, serait une compensation plus que suffisante. Quelle est la cause de ce déchet? La politique? Elle ne passionne les esprits qu'en apparence; comptez les abstentions, signe d'indifférence, à chaque manifestation du suffrage universel. D'ailleurs nous respectons les périodes électorales, accidents réguliers dans la vie de la nation. Déjà nous nous préoccupons de ne rien publier durant le mois de mai prochain, nous cédon's la place au journal dont les élections sont un fief et un bénéfice. La science? L'histoire? Il est vrai que la crise frappe plus spécialement la littérature proprement dite, le roman. Mais le public auquel s'adressent les ouvrages de science et d'histoire est un public spécial; ce n'est pas le grand public.

— Cependant, fis-je observer, souvenez-vous du succès récent et prodigieux de *Quo Vadis*.

— Oui, je sais bien, reprit mon interlocuteur. Ce fut un engouement, une mode. D'abord, vous l'avez dit, il s'agissait d'un étranger; un auteur français n'eût point recueilli pareil triomphe. Cherchez, je vous prie, parmi les romanciers de France, ceux qui sont en voie de conquérir la réputation; vous seriez stupéfait si vous connaissiez le chiffre restreint de leurs tirages. Ah! il y a la « pornographie. » C'est évident; cela se vend toujours; cela même nous fait une jolie célébrité à l'étranger. Mais ce n'est pas de la librairie,

je ne puis le considérer comme tel. En dehors de la pornographie, le roman est en baisse.

— C'est peut-être, dis-je, qu'Alphonse Daudet n'a pas été remplacé.

— Des Alphonse Daudet ! Il y en a beaucoup aujourd'hui ; seulement on ne les connaît pas, ils ne se vendent pas. *Fromont, Numa Roumestan, Le Nabab* n'auraient maintenant ni presse ni succès.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Absolument.

Sur cette affirmation, mon homme s'éloigna, visiblement affligé de mon ignorance.....

D'autre part, les romanciers se plaignent.

— La vie littéraire, m'assurait l'un d'eux, et non des moindres, devient intolérable. On nous demande plus de travail et, permettez-moi de le dire, plus de talent qu'à nos aînés. Il a suffi à Guy de Maupassant de publier *Boule-de-Suif*, à Pierre Loti d'écrire *Aziyadé*, à Paul Bourget de faire paraître *Cruelle énigme*, à Jules Lemaitre de maltraiter Georges Ohnet et de s'étonner candidement de la joie de Renan, pour devenir illustres d'emblée, presque du jour au lendemain. La génération qui suivit eut déjà plus de peine. Paul Margueritte, Edouard Rod, Paul Hervieu, marquèrent le pas davantage. Et maintenant on n'avance plus au choix, mais à l'ancienneté.

Je ripostai par l'exemple de M. Pierre Louys.

— Succès de mauvais aloi, me dit-on, sinon de mauvais goût. Les jeunes, je le répète, doivent entasser les volumes pour forcer l'attention. Leur génie (*sic*) doit encore se doubler d'un sens merveilleux des affaires. Il faut qu'ils songent eux-mêmes à leur réclame. Comment pénétrer jusqu'au public ? La critique n'existe plus ; on ne parle plus des livres.

Il est toujours désagréable, lorsqu'on est soi-même un critique, de s'entendre dire que la critique n'existe plus. Mais je ne pus retenir mon auteur que l'injustice du sort piquait au vif.

— Le moindre vaudeville est immédiatement célébré par tous les journaux ; les plus beaux romans passent presque inaperçus. Quand je publie un volume, j'attends parfois quinze jours avant de recevoir une coupure du *Courrier de la Presse*, et je crains toujours qu'elle ne soit la simple reproduction de la petite notice que l'on intercale dans les exemplaires de publicité. Pourquoi une telle différence de régime entre le théâtre et le roman ? Pourquoi tout à l'un et rien à l'autre ?

Et levant les bras au ciel comme s'il battait des ailes, ce génie méconnu se perdit dans la foule, dans la foule qui ne lit plus...

Et le public? Si l'on songeait un peu au public? N'a-t-il pas lieu de se plaindre, lui aussi? C'est le seul dont les plaintes ne se rédigent point par écrit. Il est vrai que son abstention est la réclamation la plus éloquente. Mais ne peut-on en savoir les causes? S'il regimbe, c'est qu'il a ses raisons, et il importe de les découvrir.

Il me fait un peu l'effet, ce bon public, de ces piétons du boulevard qui attendent au bord du trottoir le moment favorable pour traverser. C'est vainement qu'ils attendent, car le moment n'est jamais favorable. Le défilé des voitures est ininterrompu. Et mélancoliquement ils sont appelés à constater l'infinie variété du véhicule moderne : omnibus, fiacres, landaus, victorias, cabs, automobiles, tricycles, bicyclettes; à peine ont-ils le temps de les reconnaître au passage. Et ils guettent le geste impérieux et lent du sergent de ville qui, debout sur le refuge, va tout à l'heure lever en l'air son bâton blanc et, d'un seul signe qui se répercutera au loin comme les ondulations de la mer, arrêtera ce mouvement formidable. Alors ils traverseront tranquillement la chaussée.

L'encombrement de la littérature est tout pareil. Et c'est pourquoi le public n'ose plus s'y aventurer. De tant de volumes qui se succèdent avec la monotonie de la pluie, il n'a pas même le loisir de lire les titres. Et surtout il se défie. Il se défie de l'ennui, de la banalité, de l'immoralité, de l'anarchie, de la décadence, du style, du symbole, etc. Car, il faut l'avouer, sa patience a subi les plus rudes épreuves depuis quelques années. Il voudrait bien voir le sergent de ville esquisser son geste autoritaire. Cela lui donnerait le temps de passer en revue l'infinie diversité du roman moderne. Mais des sergents de ville, je veux dire des critiques, l'auteur que j'ai interrogé m'a affirmé qu'il n'y en avait plus dans la littérature. Dans tous les cas, on a oublié de les pourvoir d'un bâton blanc.

Cependant je tenterai de jouer ce rôle peu brillant. J'essaierai de dénombrer au passage l'incessant défilé des livres. Et je suis persuadé qu'en mettant un peu d'ordre dans ce chaos, si la chose est possible, nous arriverons à trouver les causes de la mévente du roman.

J'entends du roman de valeur. Et tout de suite je sens la nécessité d'une définition. Car je vois venir l'objection qu'on ne manquerait pas de me faire, si je m'engageais à l'aventure. — Estimez-vous, me dirait-on, qu'il y ait à cette mévente un inconvénient bien grave? On ne lit plus de romans, ou l'on en lit beaucoup moins? Réjouissons-nous de cette nouvelle. L'activité intellectuelle a sans doute découvert d'autres champs plus fertiles.

Le temps consacré à la lecture de telles futilités était du temps perdu. Il n'y a pas lieu de se préoccuper de cette aventure.

Or, j'estime précisément qu'il y a tout lieu de s'en préoccuper. Cette objection que vous avez sans doute entendu formuler, lecteur ou lectrice, lorsque vous fûtes surpris ou surprise, un volume à couverture jaune sur les genoux, par quelque personne sérieuse et généralement âgée de votre entourage, ne tient pas compte d'une nécessité ou, tout au moins, d'un goût invétéré de la nature humaine.

Si *Peau d'âne* m'était conté,  
J'y prendrais un plaisir extrême,

avouait La Fontaine. Dès que son intelligence s'ouvre à la connaissance de l'univers et à sa beauté, l'homme se plaît à ajouter au monde créé le monde imaginaire de ses illusions, de ses mirages, de ses fantaisies. L'enfant qui joue sort aussitôt de la réalité pour pénétrer dans la féerie merveilleuse qu'engendre avec une spontanéité de grand artiste son petit cerveau. Il fait d'un bâton un cheval, d'une pierre une maison, et d'une fleur une forêt, avec une négligence adorable, et n'allez pas mettre en doute ses chimères : il rirait de votre ignorance, et il aurait raison. A tout âge, l'homme a besoin d'entendre les récits de cette histoire universelle qui est celle des sensibilités, des passions et des mœurs, et qui relie les générations les unes aux autres. Le but fondamental de l'art est de donner des visions d'ensemble sur la vie et sur la nature, et par cette communauté de vues de réunir les hommes dans un sentiment général; par là, il élève l'âme au-dessus du particulier et de l'accidentel, il sert à révéler la vie dans sa plénitude. « Les artistes, a écrit excellemment M. Léon Daudet, ont leur mission qui n'est pas celle des soldats, ni celle des prêtres, des professeurs ni des juges, qui n'en est pas moins admirable et utile. Ils donnent à la vie, à toute la vie, son intensité, son charme et sa valeur. Ils introduisent entre les humains non point une fraternité, chose impossible, mais une parenté d'émotions, brève, miraculeuse et sans but défini qui augmente « indirectement » la somme de la bonté et de la joie sur terre. Ils donnent au réel de l'espace, et au rêve de la consistance... »

Un essayiste, frappé, comme je le suis, de la déchéance du roman contemporain, parlait dernièrement de la mort prochaine de cette forme de littérature. Mais cette forme littéraire ne peut pas mourir; comme le phénix, elle renaîtrait plutôt de ses cendres. Elle est née avec l'humanité et ne mourra qu'avec elle. Qu'elle se confonde aux premiers âges avec les contes et les légendes,

puis avec les épopées, il n'importe : c'est déjà le roman. Qu'aux époques trop civilisées, elle fasse concurrence à la philosophie, à l'histoire, à la psychologie, et trop souvent aussi à la physiologie, il n'importe encore : c'est toujours le roman. C'est un genre malléable et flexible qui s'adapte aux temps et aux pays. Par le moyen d'une fiction, il contient la réalité et y joint le rêve.

Puisqu'il nous faut des romans, — car les hommes ne s'adressent au passé que dans un certain état de culture et préfèrent aux anciens les livres modernes qu'ils sentent plus près d'eux, en contact plus direct, plus immédiat avec leur intelligence, — puisqu'il nous faut des romans, nous avons donc le plus grand intérêt à ce qu'ils soient bons. Les nôtres, ceux d'aujourd'hui, le sont-ils? Pourquoi les lit-on moins? Et que lit-on à la place? Autant de questions auxquelles il faut répondre.

## II

Vasari, dans son *Histoire des peintres*, conte cette anecdote plaisante :

Le peintre Mariotto Albertinelli, qui fut l'ami de Baccio della Porta et eut l'honneur d'être chargé par celui-ci, devenu Frà Bartolommeo, de terminer son tableau du *Jugement dernier*, était un gai compagnon, amateur de bonne chère et de vifs propos. Mais il avait l'épiderme sensible et supportait malaisément la contestation. Les satires et les moqueries, en grand usage parmi les artistes de ce temps, l'éloignèrent bientôt de la peinture et il résolut de chercher un genre de vie plus paisible. Il ouvrit donc une taverne claire et bien approvisionnée, et la tint en personne. A ceux qui s'étonnaient de son changement d'existence, il répondait joyeusement qu'il exerçait enfin un art où il ne rencontrait point de critique, et il ajoutait que cet art qu'il avait adopté créait la chair et le sang, tandis que celui qu'il avait abandonné se contentait de les imiter. Pour son bon vin, il s'entendait louer tous les jours; jadis, le blâme seul le poursuivait...

Tel fut le pouvoir de la critique sur un artiste du quinzième siècle. Que ne peut-elle aujourd'hui muer tant de méchants écrivains en bons commerçants et industriels? L'abondance de la production littéraire menace de devenir un fléau. Là est la première cause de la mévente des livres. *On ne lit plus, parce qu'on a trop à lire, parce qu'on ne sait plus que lire.* Alors qu'il ne paraissait qu'un roman en 1850, il en paraissait dix en 1880, et il en paraît cent aujourd'hui. Une statistique nous révélait tout récemment le chiffre des volumes parus en France

durant une année. Je crois me souvenir qu'il dépasse quarante mille. Nous sommes submergés sous le papier imprimé. Tous les doigts sont tachés d'encre, et même la plupart de ces petits doigts roses que l'on n'osera bientôt plus porter aux lèvres. Car les dames se sont mises résolument à la littérature, et avec cette facilité qui les autorise à prononcer dans le même temps deux fois plus de paroles que les avocats les plus verbeux.

D'où vient cette manie d'écrire? De la vanité des uns et de l'industrie des autres. Autrefois, les auteurs, plus rares et d'ailleurs poussés par une vocation irrésistible qui rencontrait pour s'affirmer les obstacles les plus pénibles, tels que la faim, l'hôpital, le mépris public et la haine des sots, finissaient par grouper autour de leurs œuvres, dans l'ensemble du pays, une classe d'amateurs instruits et intelligents, qui savouraient dans la lecture un plaisir de dilettante et se contentaient d'avoir du goût. Aujourd'hui, il n'y a plus d'amateurs. Tous les amateurs, sans exception, écrivent et portent triomphalement leurs manuscrits chez le libraire. De sorte que maintenant les écrivains se lisent entre eux. On devine avec quelle sympathie.

Ces amateurs qui, jadis, achetaient les livres, prétendent aujourd'hui les recevoir gratuitement des auteurs avec de belles dédicaces à leur louange. L'impôt du livre est devenu très onéreux. Le malheureux écrivain qui compte sur ses amis, sur ses relations, sur ses admirateurs, pour placer un certain nombre de volumes, ne doit pas tarder à comprendre qu'admirateurs, relations et amis n'achètent plus, mais reçoivent. Et comme sa vanité dépasse son âpreté, il donne. Il donne avec fureur, mais il donne. Ajoutez que ces amateurs, répandus un peu partout sur le territoire, étaient les guides naturels et autorisés des autres lecteurs. Ils faisaient la loi. Ils contribuaient à imposer les réputations. On comprend quels précieux services ils rendaient aux lettres. Quand je dis qu'il n'y en a plus, j'exagère. Mais il y en a beaucoup moins, et ceux qui subsistent encore tendent à revêtir l'auguste originalité des types disparus. Nous devons cette disparition regrettable au sot esprit d'égalité que répand une démocratie. Chacun se croit aujourd'hui capable de diriger l'Etat et d'écrire un chef-d'œuvre immortel.

Dans notre temps utilitaire, cette vanité devait susciter une industrie. C'était inévitable. Nous avons vu cette industrie se développer d'une façon inquiétante. Cependant elle n'est pas prospère, et elle tue la noble industrie du livre. Que doit faire un éditeur lorsqu'un de ces amateurs vient le trouver dans son cabinet, un manuscrit à la main? Il n'y a pas de doute

possible : il doit le soumettre au régime commun, c'est-à-dire prendre le manuscrit et le remettre à son lecteur ou à son comité de lecture. Si l'ouvrage est bon, que l'éditeur le publie à ses risques; alors il a intérêt à la vente, au succès, et par ce risque même, sa profession s'ennoblit, cesse d'être un commerce ordinaire, devient une sorte de collaboration efficace de la littérature. Au lieu de cela, que se passe-t-il? Je ne veux pas citer de noms propres, et je me hâte de rendre l'hommage qu'ils méritent aux éditeurs qui ont gardé le fier orgueil de leur maison, et dont le nom seul est pour un auteur une garantie. Mais ceux-là seront les premiers à m'approuver, car les procédés mercantiles de leurs confrères moins scrupuleux les atteignent par contre-coup. On fait donc payer à l'amateur l'édition de son livre. Et dès lors, qu'importe que ce livre soit bon ou mauvais, qu'il se vende ou qu'il ne se vende pas? L'opération est purement commerciale. Elle ne procure pas de très gros bénéfices, mais elle en donne de certains, et le commerçant français a toujours craint les risques. Nous sommes aujourd'hui encombrés de romans d'amateurs. Si l'on connaissait tous les secrets des libraires, on serait stupéfait de leur nombre. Et ce nombre s'accroît chaque jour, en proportion directe de l'accroissement de la vanité. Le bourgeois ne se contente plus d'être gentilhomme; il veut être artiste, et croit que cela s'achète.

Si la rage d'être imprimé ne causait de préjudice qu'à la bourse de celui qu'on imprime, le mal ne serait pas grand. Mais le résultat est beaucoup plus considérable. Les beaux livres sont aujourd'hui perdus dans le flot grossissant des non-valeurs. Les critiques le savent bien; mais nous verrons dans un instant qu'on ne les écoute guère. Dans la pile des nouveautés, ils ont bien vite fait de découvrir les quelques romans durables, ou tout au moins intéressants à lire. Ils peuvent en omettre, et la plupart du temps, c'est le nombre qui en est la cause. Du moins, ils n'en proposent pas à la lecture de franchement mauvais. Par là, ils ne discréditent pas les lettres.

Mais la critique a dû céder le pas à la réclame de librairie. C'est encore un phénomène moderne, et il le faut déplorer. La critique littéraire est exilée des journaux ou reléguée dans les bas-fonds. Elle se maintient à grand peine dans les Revues. Or, dans les périodiques, la réclame s'étale sans honte. Elle crochète la mémoire du lecteur qui, passant devant un étalage de librairie, s'arrêtant, en voyage, devant les bibliothèques des gares, cherche d'instinct le volume dont il a déjà vu le titre imprimé. Et qu'arrive-t-il? Ce lecteur dupé jure qu'on ne l'y reprendra plus. Le volume qu'on lui

vantait avec ce cynisme particulier à la fatuité de notre temps d'arrivistes l'a ennuyé. Au lieu d'acheter deux, trois, quatre romans nouveaux, il achètera des mémoires historiques, ou il aura recours à ces réputations de tout repos qui ne le tromperont pas ; il prendra un roman de Balzac ou d'Alphonse Daudet, un recueil de nouvelles de Maupassant, et il laissera les jeunes dans leur obscurité. En agissant ainsi, il fera preuve d'intelligence.

Le livre d'amateur et la réclame sont donc extrêmement funestes, l'un au livre d'écrivain et l'autre à la critique. Pour enrayer les maux qu'ils occasionnent, il faudrait, d'une part, que les éditeurs se rendissent à cette vérité : la surproduction nuit à la vente des livres, comme la production mauvaise ; il y a plus d'argent à gagner, puisqu'il s'agit d'argent, à publier peu de romans, après les avoir soigneusement triés, et à les suivre dans leurs voyages à Paris, en province et à l'étranger, au lieu de s'en désintéresser totalement, après en avoir retiré un mince profit. D'autre part, — et ceci est plus difficile, parce que la défense de la beauté ne peut y apporter d'argument pratique, — il faudrait obtenir des directeurs de journaux que la réclame ne précédât pas la critique, ne se substituât pas à elle, et les persuader qu'il est de l'honneur d'un journal français d'avoir des opinions morales et littéraires tout comme des opinions politiques. Un syndicat d'éditeurs pourrait peut-être obtenir une publicité plus efficace, une protection de la production littéraire. Mais ces éditeurs devraient évidemment commencer par s'imposer des guides à eux-mêmes pour le choix de leurs auteurs, avant d'en réclamer pour ces lecteurs dont ils vivent, — dont ils meurent aujourd'hui, — et que chacun prend à tâche d'aveugler.

Surproduction et réclame : voilà deux maladies de notre librairie. Nous avons trop d'auteurs. Que ne peut-on en licencier une bonne moitié, ou même les trois quarts, et les exhorter à défricher, à coloniser, à utiliser, enfin, en des professions plus pratiques, une intelligence qui n'était pas de toute nécessité vouée à l'art ! Ils y trouveraient plus de bonheur. Et quel plaisir ils nous feraient par surcroît en cessant d'écrire ! De plus, nos meilleurs auteurs écrivent trop. Ils publient à tour de bras. Leurs ouvrages sont lâchés, bâclés. Ils ne marchent même plus à l'heure, mais à la course. Ils me rappellent un trait de la vie du Pérugin. Celui-ci était parvenu à une telle rapidité dans l'exécution des commandes, qu'un soir, du haut de l'échafaudage, il répondit à sa femme qui l'appelait pour dîner : « Sers la soupe ; moi, pendant ce temps-là, je vais encore peindre un saint. »

## III

J'arrive à une autre plaie du roman contemporain. Elle est hideuse, et je n'en parlerai pas sans prudence. Il s'agit, hélas ! oui, de la pornographie. Comment la passer sous silence quand elle envahit les étalages et racolle les passants par le moyen des titres et des couvertures ? Vous flânez au boulevard, vous vous arrêtez un instant devant une librairie pour regarder les nouveautés, qu'apercevez-vous aux meilleures places ? *l'Orgie romaine, la Proie, Rires, sang et voluptés, Luxuria, Encyclopédie amoureuse*. J'en passe, et des pires. En ces matières, la circonspection est de rigueur. Aussi bien ces citations suffisent à éclairer ma démonstration, et il est inutile que d'autres noms soient cités. Le titre ne tirant pas assez le regard, paraît-il, on a eu recours à la couverture. Elle représente généralement des personnes qui se parlent de près, de très près, et qui sont déshabillées chez le dernier faiseur. Quand M. le sénateur Bérenger entreprit d'assainir la rue, d'en permettre l'accès sans danger moral et sans honte aux femmes, aux jeunes filles, aux enfants, on le cribla d'épigrammes et d'outrages, et même l'on imagina de le couvrir de ridicule en l'affublant du sobriquet de *Père la Pudeur*. Rien n'est plus difficile en France que de s'attaquer aux mauvaises mœurs ; immédiatement vous êtes qualifié de tartuffe, de clergyman, et l'on donne à entendre que votre attitude vertueuse dissimule la plus complète ignominie. C'est enfantin. Et il ne s'agit pas ici que de morale, il s'agit encore de protéger l'art français, la littérature française, indignement ravalés par cette contrefaçon méprisable et dangereuse qui les compromet à l'étranger, en province, à Paris même, où l'on affecte de les traiter avec courtoisie, mais comme des vices aimables et non comme de nobles excitations à la vie.

Ici, il n'y a pas mévente, mais excès de vente. Pour avoir respiré ces fleurs trop fortes, la littérature risque d'être empoisonnée. Elle a besoin d'air pur ; elle étouffe, elle se meurt. Et son malaise est le signe d'un empoisonnement général. N'est-ce point Proudhon qui, arrêté devant un de ces étalages qui débordent sous le flot de ces spécialités, murmurait : « Un pays qui possède une telle littérature est perdu » ? Car il ne faudrait pas croire, comme l'affirmait Guy de Maupassant dans la préface des *Lettres de Flaubert à George Sand*, qu'il n'y a rien de commun entre l'ordre social et les lettres. Ce divorce est nuisible à l'un comme aux autres. J'ajouterai qu'il ne le fut jamais autant qu'à notre époque démocratique, où l'instruction est répandue sans le contrepois nécessaire de l'éducation

morale, où le journal et le livre vont chercher des lecteurs jusque dans les villages. Un des penseurs les plus sincères de notre temps, M. Izoulet, l'a dit : « Il faut craindre de forger des têtes pensantes à des âmes déloyales. Avant d'armer les bras, il faut changer les cœurs. » Il n'y a guère de littérature où l'on ne puisse relever d'ouvrages de cette catégorie. Mais autrefois, leurs éditions étaient réservées à ce public blasé qui trouve dans la corruption même un galant élément d'art. Leur influence ne s'exerçait guère au delà d'un public restreint. Le danger actuel réside précisément dans l'extension de cette influence. Ces ouvrages s'adressent au grand public, cherchent le succès populaire. Et, symptômes fâcheux de décadence, ils trouvent ce public et ce succès. De même qu'ils s'étaient sans honte aux devantures, on les achète sans pudeur. Ils énervent les caractères, ils dégradent les sentiments ; ils tuent cette vertu des peuples forts et des individualités énergiques, la chasteté.

J'ai dit que la séparation de la vie sociale et de la littérature était nuisible à la vie sociale, j'ajoute qu'elle ne l'est pas moins à la littérature. Dans une étude générale sur le *Mouvement littéraire au dix-neuvième siècle*, M. Brunetière a soutenu cette thèse : « Il faut, ajoute-t-il, que l'art et la vie soient mêlés, sous peine de n'être plus, l'art qu'un baladinage, et la vie qu'une fonction de l'animalité. S'il faut qu'ils soient mêlés, il faut donc, en second lieu, que l'art, pour cela, soit comme une imitation de la nature et de la vie... Et il faut, en troisième lieu, que cette imitation de la nature et de la vie, trop souvent faite par nos naturalistes... dans un esprit d'orgueil et d'ironie, le soit, au contraire, dans un esprit d'indulgence, pour ne pas dire de charité... » Et Ruskin, unissant et quelquefois brouillant un peu les questions esthétiques et sociales, mais avec quelle magnifique éloquence ! écrit : « Il n'y a pas eu jusqu'ici d'exemple d'un peuple réussissant dans les nobles arts, et cependant chez qui les jeunes gens étaient frivoles, les vierges faussement religieuses, les hommes esclaves de l'or, les mères esclaves de la vanité. De tout le marbre des collines de Luino jamais une pareille nation ne pourrait former une statue digne de se dessiner avec fierté sur les fonds des cieux. »

Lorsque la sensualité devient l'unique élément de l'art, elle ne tarde pas à le ruiner. Il lui faut peu de temps pour consommer sa décadence. Nous en avons eu tout récemment sous les yeux un exemple frappant. M. Pierre Louys a débuté, il y a quelques années, avec *Aphrodite*. Il conquiert aussitôt la réputation. La devait-il à la forme harmonieuse et charmante de ce dangereux ouvrage, ou bien aux tableaux licencieux qu'il contenait ? Sans doute cette jeune

gloire ne fut pas sans alliage. Elle se maintint quelque temps, tandis que paraissaient *les Chansons de Bilitis*, de date plus ancienne, et *la Femme et le Pantin*, roman d'une chaude couleur espagnole. Elle vient de sombrer avec *les Aventures du roi Pausole*. Certes, ce dernier livre ne le cède en rien à ses aînés sous le rapport de la liberté et de l'audace voluptueuses. Mais il sert à démontrer la monotonie et la pauvreté de l'inspiration qui prend la débauche pour muse. Il est effroyablement ennuyeux. Il renferme en lui-même la punition des lecteurs qui l'achètent. A parler franc, il est insipide. Aucune autre épithète ne peut lui convenir davantage, et c'est précisément celle qu'il pensait le moins mériter. On ne sait qu'en dire, excepté ce mot. M. Pierre Louys devra beaucoup travailler pour retrouver l'estime des lettrés. C'est la seule, je suppose, à laquelle il tient, et voici qu'il la perd. Ce trait est fort significatif : chose inattendue, sa moralité est sévère.

Le mal date de loin. A la fin du second Empire, les honnêtes gens se plaignaient déjà des étalages scandaleux des libraires. Que doivent-ils dire aujourd'hui ? L'école réaliste, en matérialisant l'art systématiquement, en substituant en quelque sorte la physiologie à la psychologie, l'homme physique et ses maladies à l'homme moral et ses nobles douleurs, en faisant aux sens enfin une part prépondérante, favorisa, peut-être inconsciemment, cette spéculation sur la sensualité humaine qui devient aujourd'hui l'une des branches de l'industrie et envahit la littérature transformée en marché.

L'exemple vient de haut. *Le Lys rouge* de M. Anatole France, *l'Automne d'une femme* de M. Marcel Prévost, *l'Enfant de volupté* de M. d'Annunzio, et combien d'autres qu'il est inutile de citer, tirent de la sensualité une beauté troublante, et semblent le proclamer avec orgueil. Et, nouveau danger, ces livres d'une grâce perverse détachent le lecteur des ouvrages d'une autre manière, car toute autre manière paraît désormais fade auprès de la leur. Je n'entends point restreindre le vaste champ de l'art, et je prétends, au contraire, que ceux-là le restreignent qui l'asservissent à la seule volupté, semblables au sculpteur qui taillant dans le marbre la fière nudité de quelque déesse antique, voilerait son visage, fleur merveilleuse dont il ne fixerait que la tige, son visage dont les yeux reflètent l'univers épars et les cieux.

Stendhal définissait le roman « un miroir que l'on promène le long du chemin ». Il n'en faisait pas une glace d'alcôve.

## IV

Le problème commence à s'éclaircir. Nous avons touché du doigt la faute lourde des éditeurs qui publient trop de romans, et nous avons écarté cette foule d'amateurs et de méchants écrivains qui transforment la littérature en un véritable champ de foire. Enfin nous avons isolé comme il convenait cette littérature spéciale dont la publicité malsaine est regrettable.

Et maintenant mettons face à face le public et les auteurs de valeur qui ont résisté aux précédentes éliminations. Pourquoi l'action de ceux-ci a-t-elle diminué sur celui-là? Le phénomène est d'une vérité incontestable, si l'on examine de haut le roman contemporain. Alphonse Daudet, M. Zola, avant sa décadence présente, ont connu des succès plus considérables que Maupassant, que M. Anatole France, M. Pierre Loti ou M. Paul Bourget. Ceux-ci ont dépassé les Edouard Rod, les Paul Margueritte, les Paul Hervieu, dont les tirages dépassent ceux des Maurice Barrès, des Paul Adam après qui l'on ne voit aucun nom s'imposer avec éclat. Les maîtres du roman disparaissent ou s'épuisent; ils ne sont pas remplacés. Leur gloire s'émiette en cent glorioles. On peut invoquer, m'objectera-t-on, une différence de talent? Mais, d'abord, on ne peut l'invoquer dans tous les cas. Et puis, le talent ne serait pas encore une explication. L'influence des lettres depuis deux siècles s'accroît, se propage, et tout à coup la voilà qui diminue. Pourquoi?

Pourquoi? Parce qu'il y a aujourd'hui séparation entre le public et les romanciers par la faute, et par la faute unique de ces derniers. Il y a séparation, en premier lieu, dans le choix des sujets et des personnages, et en second lieu dans les habitudes d'esprit et de sensibilité. Je voudrais examiner successivement ces deux points de vue.

Notre époque a créé une classe nouvelle d'individus, celle des gens de lettres. Entendons-nous. On trouve en tout temps, et l'on admire, des artistes qui ont voué à l'art leur vie entière, et ce n'est pas trop d'une vie pour réaliser sur la toile, le marbre ou le papier son rêve intérieur de beauté ou son observation des mœurs. Mais ces artistes ne se détachaient point des autres hommes; ils ne concevaient pas l'existence différemment; ils étaient simples, cordiaux et sans vanité. Ils se confondaient avec les artisans, les ouvriers, tous ceux qui, gagnant leur vie à la sueur de leur front, représentent la vaste et émouvante humanité. Nos hommes de lettres, au contraire des peintres de l'Italie et des Flandres, des

écrivains du dix-septième siècle, se sont constitués en classe à part, singulière et arrogante. Ils traitent de gré à gré avec *le monde*, autre classe spéciale. Ils sont devenus en quelque sorte des maniaques d'orgueil et de littérature. Rien ne les rattache plus à la vie sociale. Ils transposent les sentiments qu'ils éprouvent ou qu'ils observent. Ou plutôt ils n'éprouvent et n'observent que des sentiments littéraires. Edmond de Goncourt, avec sa courte vanité de lettré, représente assez bien cette petite classe. Le temps lui donne la majesté d'un symbole. Se rappelle-t-on ce passage burlesque de son journal où il mentionne l'assassinat du président Carnot et y voit une malice du destin pour étouffer le succès d'un de ses volumes qui venait de paraître? Sans doute, celui-là dépasse la commune mesure. C'est un type, une entité. Mais il étale les défauts communs à l'espèce, quand la plupart les dissimulent habilement.

Cette espèce ne vit qu'à Paris, c'est-à-dire dans un milieu surchauffé, artificiel, où les cerveaux subissent une certaine déformation. Je ne sais quel auteur du siècle dernier, amoureux de la campagne et ennemi des villes, comparait les hommes aux pommes qui pourrissent quand on les met en tas. « Le Parisien, dit un chroniqueur, ne marche pas, il court; il ne boit pas, il s'empoisonne; il ne respire pas, il s'asphyxie; il n'économise pas, il gaspille; il ne s'amuse pas, il s'énerve; il n'admire pas, il s'engoue; il ne réforme pas, il révolutionne; il ne vit pas, il se tue. C'est pour ces motifs qu'il méprise la province qui lui demande simplement de la laisser respirer, travailler, dormir, vivre en paix et à sa guise. » L'homme de lettres s'applique à être Parisien. Bien rare est celui qui se souvient de ses origines, et peut répéter ces amoureuses paroles de Guy de Maupassant : « J'aime mon pays parce que j'y ai mes racines, ces profondes et délicates racines qui attachent l'homme à la terre où sont nés ses aïeux, qui l'attachent à ce qu'on pense et à ce qu'on mange, aux usages comme aux nourritures, aux locutions locales, aux intonations des paysans, aux odeurs du sol, des villages, de l'air lui-même. » Au contraire, l'homme de lettres aspire à faire partie du Tout-Paris et écrit pour plaire au Tout-Paris, cet assemblage étrange d'hommes du monde, de critiques, de boursiers, d'artistes, de modistes, de danseuses, d'étrangers, etc., que dénombrerait si plaisamment M. Alfred Capus dans une ancienne chronique.

Les romanciers écrivent pour ce public extraordinaire. Comment, dès lors, leur demander des ouvrages simples et naturels? C'est à peu près comme si l'on voulait utiliser une ménagerie pour labourer la terre. Et ce sont, en effet, de véritables bêtes

de ménagerie, des curiosités, de ces monstres qu'exhibe Barnum au Champ de Mars, ces personnages que nous peignent tant de romans contemporains et qu'ils décorent du beau nom d'hommes. M. Alfred Capus a pu étudier sur lui-même le petit travers du romancier moderne. Car ses livres, *Faux départ*, *Qui perd gagne*, nous promènent dans un monde stupéfiant de journalistes, d'agents de publicité, et de coulissiers, et vont du tripot à la campagne sans qu'on distingue bien nettement le changement de décor. Veut-on la première phrase de *Qui perd gagne*? La voici : « En 1887, Farjolle se décida à épouser sa blanchisseuse. A l'âge de trente ans, c'est une des plus graves résolutions que puisse prendre un homme. » Et tout le roman est écrit dans ce style de procès-verbal, où l'ironie apparaît à peine, se dissimule si habilement que nous finissons par ne plus nous étonner de rien, et par ne plus voir que des nuances sans importance entre l'honnêteté, l'indélicatesse et l'escroquerie, tant les patagonistes de cette aventure, qui peut être *bien parisienne*, mais qui, à coup sûr, n'est pas humaine, glissent avec légèreté et décence de l'une à l'autre.

M. Alfred Capus n'est point du tout une exception. Je cite au hasard parmi les romans qui firent quelque bruit récemment. Ouvrez, ou plutôt n'ouvrez pas si vous aimez à retrouver dans les livres l'émouvante beauté des sentiments profonds et sincères, — ouvrez, si vous cherchez le tableau de la société spéciale et quelque peu faisandée que peut offrir tel ou tel coin de Paris, — *la Petite classe*, de M. Jean Lorrain; *Chez les snobs*, de M. Pierre Veber; *les Souvenirs du vicomte de Courpière*, de M. Abel Hermant; *la Croix de Malte*, de M. Marcel Boulenger; *le Mari pacifique*, de M. Tristan Bernard. Je prends cette liste au hasard. Je pourrais la continuer interminablement. Notez que ce sont là ouvrages très différents, mais ouvrages de valeur. La première moitié du dernier est même tout à fait charmante, tant que les personnages en sont ordinaires, et que leurs manies sont communes; dès que l'auteur commence à outrer, il cesse d'écrire un roman de mœurs. Il a cédé à l'attrait de la caricature, et son livre s'en ressent.

Et ne croyez pas que ces écrivains se plaisent dans la peinture du monde spécial et abominable à laquelle ils se vouent. La critique qu'ils en font est acerbe et pointue, parfois très amusante. Amusante pour le grand public? Nullement. Amusante pour les trois ou quatre cents personnes qui connaissent leur sujet par le menu, et le peuvent comparer à la réalité. Et comme cette réalité est particulière, elle change constamment. C'est pourquoi leurs ouvrages datent si vite. Les honnêtes gens n'y comprennent goutte. Ce n'est pas leur affaire de comprendre en cette occasion. Voici donc des

romanciers qui s'étonnent de ne pas pénétrer jusqu'au grand public, et qui font tout ce qu'ils peuvent pour l'écartier d'eux. La conséquence est pourtant d'une aveuglante logique. Que ne méditent-ils cette définition de Tolstoï : « L'art est une activité humaine qui consiste en ce qu'un homme exprime consciemment aux autres, au moyen de certains signes extérieurs, les sentiments qu'il a ressentis, et en ce que ses semblables se pénètrent de ces sentiments et les revivent. » Comment espéreraient-ils que nous revivions des sentiments qui nous sont aussi complètement étrangers, nous autres lecteurs, qui sommes parfaitement capables d'éprouver des sensations humaines, de reconnaître en nous la qualité de la sensibilité contemporaine et autour de nous la marque générale des mœurs contemporaines, mais qui sommes incapables de nous intéresser à une sensibilité aussi dévoyée, à des mœurs aussi spéciales dont parfois, dont souvent nous ne connaissions même pas l'existence?

## V

Il y a donc rupture entre le public et les romanciers dans le choix des sujets et des personnages. Il y a rupture encore dans leurs habitudes d'esprit et de sensibilité. Je voudrais essayer de dissiper tous ces malentendus.

Quel est le ton à la mode chez nos romanciers? C'est un mélange, d'ailleurs assez savoureux, d'ironie légère ou cruelle, d'ardeur sensuelle, de sécheresse de sentiments, de scepticisme moral et social. Ils prennent cette ironie pour de l'élégance, cette ardeur pour du tempérament, cette sécheresse pour de la réserve, ce scepticisme pour de la philosophie. Et ils donnent au public français exactement ce que celui-ci déteste le plus. M. Anatole France a beaucoup contribué, par son style enchanteur, à mettre ce ton à la mode; il a réussi à faire « passer cette muscade ».

Ils se trompent tout à fait. Le lecteur n'aime pas l'ironie. Et même les femmes, pour la plupart, ne la comprennent pas. Elles en sont vite agacées, énervées, et bientôt jettent le livre. C'est même ce qui explique le succès de tant de femmes écrivains. M<sup>me</sup> Lecomte du Noüy, M<sup>me</sup> Daniel Lesueur, M<sup>me</sup> Jean Bertheroy, ne se servent jamais de cette forme d'esprit. Sans doute, elles ne sauraient point s'en servir. Mais cette ignorance leur fut infiniment profitable. Elles réussirent là où tant de romanciers masculins échouèrent. Elles se firent très vite un public. Car les femmes sont un grand public. Dans notre temps d'hommes d'affaires, elles composent même la majeure partie des lecteurs. Les pères, les maris, les frères, lisent peu, et souvent lisent ce que leur entourage leur

présente. Un auteur qui s'adonne à l'ironie atteint bientôt les limites de son succès. Je mets à part l'ironie affectueuse, jamais déconcertante, d'Alphonse Daudet. A celle-là, on ne se laisse pas prendre. Le lecteur n'aime pas être dupe. S'il l'est une fois, son plaisir est gâté. Et la crainte de l'être corrompt d'avance son plaisir. Il veut croire, selon la formule populaire, que « c'est arrivé ».

Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.

Si je doute une fois de vos larmes, de vos sourires, si je ne sens pas dans vos ouvrages le frémissement d'une passion qui vous a vous-même agité, je cesse immédiatement de m'y intéresser. Comment voulez-vous que j'aime vos personnages si vous en êtes vous-même détaché? L'ironie peut être une pudeur. Elle peut cacher la profondeur des sentiments que l'on veut dissimuler à la foule. L'emphase et la déclamation impliquent quelque grossièreté de nature dont le spectacle incline volontiers à l'ironie. Ainsi l'emphase et la déclamation romantiques provoquent dans la littérature une réaction. Après avoir abusé des grands mots en toute occasion, on craignit même de les prononcer quand ils eussent été à leur place. Et sans doute, c'est une probité que de ne pas employer des paroles qui dépassent la pensée. Il y a aussi une honnêteté du terme. Mais, pour ne pas risquer d'aller au delà de la vérité, il ne faut pourtant pas demeurer en deçà.

Seulement l'ironie dans le roman contemporain ne provient point ou ne provient que rarement d'une sensibilité trop délicate, trop fine, rebelle à toute manifestation extérieure. Elle correspond trop souvent à une véritable sécheresse du cœur. On le devine à bien des symptômes. La culture des pensées artificielles, les habitudes littéraires, le snobisme, le parisianisme, la fréquentation d'un monde éloigné de la nature et de la vie simple, tout écarte nos auteurs de l'observation des sentiments sincères et spontanés qu'éprouvent encore la plupart des hommes. Ils ne font plus que de l'orfèvrerie sentimentale, toute chargée de pierres précieuses habilement travaillées. Mais les émeraudes ne sont point la prairie, les saphirs ne sont point le ciel, les rubis ne sont point le sang, et les perles ne sont point les larmes.

Dans la préface de *la Canne de jaspe*, l'un de nos écrivains les plus habiles dans l'art de ciseler la forme comme une garde d'épée destinée à demeurer au fourreau, M. Henri de Régnier, annonçait : « Il y a là des épées et des miroirs, des bijoux, des robes, des coupes de cristal et des lampes, avec parfois, au dehors, le murmure de la mer ou le souffle des forêts. » Et l'on admire, en effet, là comme dans les autres romans [du même auteur, la

lumière des lampes, la soie des robes, l'éclat des miroirs et l'éclair des épées, mais on n'y entend guère le bruit que fait le vent dans les arbres ou sur les flots, le tumulte de l'amour dans les âmes palpitantes. M. de Régnier aligne spécialement de belles phrases. Il le sait et s'y applique. Il excelle à rendre par le détail de beaux décors où passent sans se presser des personnages luxueux. Mais, en le lisant, on a constamment cette impression singulière que ce sont là décors de théâtre et personnages d'opéra. Il n'embrasse pas les hommes d'une chaude étreinte, il craindrait trop de friper sa cravate. Il nous présente avec un art accompli des images agréables. Son style est travaillé comme ces coupes que ciselait Benvenuto Cellini; mais le vin qu'il nous offre, loin de nous verser des flammes dans les veines, nous glace comme un sorbet à la neige.

A cette ironie, à cette sécheresse, qui distinguent nos auteurs les mieux doués, ajoutez un scepticisme moral et social qui froisse tout autant le public. Dans une conférence sur le *Besoin de croire*, M. Brunetière disait que nous croyons comme nous respirons. Nous cherchons dans les livres un peu plus d'air et un peu plus de lumière. Notre époque haletante, oppressée, consciente de ses maux et rebelle à s'y résigner, n'a que faire des dilettanti et des sceptiques. D'instinct, elle se tourne vers les croyants. L'idéal socialiste a failli la séduire, parce qu'elle y voyait une foi. Or elle ne découvre chez nos romanciers qu'une inquiétante anarchie morale. Si encore elle les sentait souffrir de cette anarchie? Mais elle se rend compte qu'ils s'y complaisent, qu'ils en respirent avec délices les fleurs empoisonnées comme ces convives de l'empereur Héliogabale qui admiraient la pluie de roses destinée à les ensevelir. Il ne serait point malaisé de montrer l'anarchiste sous le romancier mondain en prenant les ouvrages de M. Paul Hervieu, de M. Abel Hermant, de M. Marcel Prévost avant qu'il ne s'éprit des *Vierges fortes*, après avoir célébré celles qui ne le sont qu'à demi.

Tels sont les malentendus qui séparent nos romanciers du public. Ils écrivent pour une classe, pour une *petite classe*. Ils mettent dans leurs œuvres leur esprit, leurs sens mêmes, ils n'y jettent pas leur cœur. Or le franc succès ne peut aller qu'à ceux qui parlent à la foule en toute franchise et simplicité. Le vers d'Alfred de Musset dans les *Stances à la Malibran* :

C'est cette voix du cœur qui seule au cœur arrive,

demeure la formule même de l'art du roman. Il faut qu'on sente un homme parlant à des hommes. Sans doute, il faut qu'au para-

vant cet homme ait pensé, senti, vécu, qu'il ait entendu gronder dans son cœur le tumulte des passions humaines afin que le lecteur en perçoive dans son œuvre l'écho sonore et émouvant.

## VI

Un correspondant autorisé m'écrivait au sujet de *l'invasion étrangère dans le roman contemporain*<sup>1</sup> : « ... Si nos romanciers ignorent les charmes de l'exportation et voient baisser, même sur les bords de la Seine, leur popularité, n'ont-ils pas mérité cette déchéance? Vous nous signalez plusieurs de leurs défauts; vous auriez pu aussi leur reprocher leur culte soi-disant artistique mais toujours intéressé pour la pornographie (c'est fait), je crois surtout qu'enfoncés dans leur parisianisme et aveuglés par leur snobisme, ils n'ont rien compris à l'évolution actuelle des idées. Les hommes de notre temps veulent trouver dans les livres qu'ils feuilletent le reflet de leurs préoccupations sociales et de leurs angoisses religieuses. Les romanciers français ne leur fournissant que des histoires d'alcôves ou de théâtres, ils sont allés chercher ailleurs, par delà les frontières, des livres d'énergie, des pages de pitié, des émotions religieuses. »

Nous verrons tout à l'heure que les hommes de notre temps veulent encore et surtout trouver dans les livres ce que les hommes de tous les temps y ont toujours cherché : la vie humaine dans son inquiétude et sa vérité. Mais il serait injuste de ne pas signaler les efforts tentés par un certain nombre de romanciers pour pénétrer dans une voie nouvelle, celle du roman social. Les uns y sont venus poussés par les préoccupations de notre époque dont ils sentaient le poids sur leurs propres épaules, les autres y ont été attirés par l'espoir d'un rajeunissement de leur renommée. Et s'ils ont souvent échoué, c'est qu'ils ont étouffé l'intérêt et la vie sous l'abondance des thèses et des idées, comme un arbre succombe sous l'excès de ses fruits.

M. Zola écrit *les Quatre Evangiles*. L'orgueil est un mauvais conseiller. On a pris leurs noms aux disciples du Christ pour en affubler de mornes entités dépourvues de chair et de sang. Mais on a omis de leur prendre la charité, la simplicité et l'humilité. Et, véritablement, il faut plaindre le pauvre homme de lettres dont la littérature a tourné la tête et dont l'audace serait inconvenante si elle n'était impuissante. *Fécondité* et *Travail* roulent de bonnes intentions, effroyablement banales, dans un ennui sans nom. Il

<sup>1</sup> Voy. le *Correspondant* du 25 décembre 1901.

n'y a là plus trace de réalité, mais une sorte de déformation, d'amplification grossière du réel. Passons.

L'ennui, c'est encore ce qui alourdit les incursions de M. Marcel Prévost sur les terres nouvelles des questions sociales. Dans *les Vierges fortes*, il aborde le problème du féminisme qui a été si magistralement étudié ici même par M. Etienne Lamy<sup>1</sup>. La thèse qu'il soutient est celle-ci : « La femme est une *personne*, elle doit offrir à la société non pas une sorte de cire molle que le premier venu, après certaines formalités d'acquisition, aura le droit de pétrir, mais bien une figure définie, fixée. Faire de la jeune fille, faire de la femme une *personne*, avec la liberté, la volonté, l'initiative individuelle que signifie ce simple mot : voilà le trait essentiel de l'éducation dans les contrées du Nord, en Angleterre, aux Etats-Unis. » Voilà ce que doit être cette éducation chez nous, au lieu que la jeune fille française est aujourd'hui pour l'étranger « une petite personne qui s'habille très bien, bavarde énormément, ne songe qu'à danser et ne sait rien de sérieux ». L'auteur des *Demi-vierges* a trop puissamment contribué à discréditer, à flétrir la jeune fille française pour s'étonner qu'elle inspire à l'étranger une aussi sottise opinion. Et si le féminisme est digne d'examen, s'il importe de se préoccuper aujourd'hui de donner à la femme une âme courageuse, soit que sa destinée l'appelle au mariage, soit qu'elle l'en écarte, il faut apporter dans l'étude de ces questions, quand on est romancier, un peu moins d'esprit critique et un peu plus d'amour. Car le propre du romancier est d'éclairer une thèse par le dedans, pour ainsi dire, de la faire jaillir toute chaude et frémissante d'un cœur ouvert, et non point de faire pleuvoir sur le lecteur une série d'articles de revue, au lieu d'insuffler la vie à ses personnages. Frédérique et Léa, les vierges fortes, reçoivent tant de conseils, entendent tant d'allocutions, de harangues et d'homélies, subissent tant de sensations de voyages et d'impressions de lectures de l'auteur lui-même, qu'on en oublie, et c'est dommage, leur sort douloureux qui pourrait être émouvant. Un roman qui, par endroits, ressemble à une conférence de l'Armée du Salut ne saurait être un bon roman. Néanmoins, il y a dans ces deux ouvrages indigestes un effort louable, surtout de la part de l'auteur de tant de romans aux grâces équivoques. Il est vrai que, pour ne pas perdre ses lecteurs habituels, ce même auteur s'est hâté de revenir à ses anciens sujets avec *l'Heureux ménage* et *Flagrant délit*. Un jeune romancier, M. Henry C. Moreau, a traité aussi du féminisme dans *L'un ou l'autre* : il a

<sup>1</sup> *La femme de demain*, par Etienne Lamy.

soutenu que la femme doit choisir entre la vie de famille, qui est sa destinée naturelle, et la vie extérieure de travail, qui l'assimile à l'homme. Il a écrit un livre intéressant, mais qui manque de nuances et pose mal la question. Car la question n'est pas de savoir si la femme mariée a le droit de désertier son foyer et ses enfants pour exercer une profession ou même ce qu'elle croit être un sacerdoce, cela ne fait pas de doute et il est trop facile d'avoir raison; mais si la femme ne doit pas aujourd'hui être élevée en personne qui a la charge directe de sa vie, et non pas dans l'unique but d'un mariage problématique.

M. Rosny, dans *le Bilatéral*, dans *l'Impérieuse bonté*, a abordé le roman social. Son style s'est éclairci et n'est plus aujourd'hui ce que M. Huysmans, appelait assez plaisamment « un jargon de chimiste malade ». Mais à mesure que son style s'éclaircissait, il semble que ses tendances devenaient plus confuses. L'excès d'une production toujours curieuse, mais trop hâtive, vient augmenter cette confusion. Cependant, *l'Impérieuse bonté* contenait un sentiment précis et pathétique de la solidarité humaine. Et cette inspiration est d'un exemple salutaire.

D'autres romanciers, M. Edouard Estaunié, par exemple, ont tenté d'analyser le mal de la société moderne. Notre époque, — et ce fut à la fois sa grandeur et sa faiblesse, — a cru à la science et au progrès. « La vie intellectuelle et morale des hommes d'autrefois, dit M. Faguet, était faite de religion, de patriotisme, d'art et de littérature. Rien de tout cela n'enseigne ou ne suggère l'idée du progrès. » L'homme de ce temps a cherché le secret du bonheur dans la science qui, par ses découvertes, semblait voir le secret du bien-être. La science n'a pas réalisé son espoir, et il ne pouvait en être autrement. Le bonheur n'est qu'en partie dans le bien-être qui ne supprime ni la souffrance ni le désir. Et cette foi dans la science a plus excité le désir que procuré le bien-être. La disproportion entre ce qu'on a et ce qu'on voudrait avoir s'est accrue pour l'homme cultivé à qui la culture n'a point donné la richesse, mais une plus grande envie de la richesse, pour l'ouvrier que l'emploi des machines a dépossédé de sa valeur individuelle, pour le paysan qui déserte la campagne et vient s'user vainement dans les villes, dont les lumières l'attirent comme la lampe attire les phalènes qui viennent s'y brûler. Le mal est plus grand pour ceux qui, partis de bas, ont fondé toute leur vie sur le résultat de leur instruction dont ils attendaient richesse et bonheur. Ceux-là, ce sont *les déclassés*. On les a tirés d'une vie modeste et paisible, où ils auraient pu découvrir ces joies simples et désintéressées qui sont les vrais éléments de la vie, pour les enfermer en des salles malsaines, les

priver d'air et de liberté, les gaver d'un savoir indigeste ; on leur a distribué des bourses dans les lycées et aux grandes écoles ; on leur a tout appris, excepté l'énergie qui fait les hommes forts, et le respect de soi-même qui fait les honnêtes gens ; et, après leur avoir mis plus d'orgueil dans le cœur, plus d'inquiétude dans l'intelligence, plus de désirs dans les sens que de science dans le cerveau, on les a lâchés dans l'existence où ils furent tout d'un coup étonnés de se trouver pauvres et nus, sans situation, ou dans des situations misérables. Et ils ont regretté de n'être pas restés ce qu'étaient leurs pères.

*Les Déclassés!* Quel sujet magnifique pour le romancier qui saurait animer les idées de Taine, leur donner de la chair et du sang, nous montrer, par des êtres vivants, par des souffrances palpitantes, le danger de l'instruction et de la science lorsqu'elles sont distribuées sans clairvoyance et sans contre-poids moral. Ce roman, M. Edouard Estaunié a tenté de l'écrire. C'est *le Ferment*. Mais le grand reproche que l'on peut adresser au *Ferment*, c'est d'être trop uniformément noir. On n'y a jamais de repos dans la tristesse. Ses jeunes héros n'ont pas de jeunesse ; ils sont nés vieux et desséchés, ou la science les a rendus tels. Ses femmes n'existent qu'à l'état de vagues ombres à peine esquissées. D'ailleurs, les jeunes hommes de M. Estaunié ne sauraient qu'en faire. Volontiers, on leur prêterait le mot d'un personnage de Forain : « Les femmes, je m'y suis mis trop tard ! » A l'inverse de leurs camarades de presque tous les romans contemporains qui s'y sont mis trop tôt et qui, par la débauche prématurée, ont perdu le respect de l'amour, ils gardent vis-à-vis des femmes une certaine ingénuité, mais une ingénuité sans grâce, parce qu'elle est dépourvue de fraîcheur. Peut-être cette absence de sourires et d'amour donne-t-elle au *Ferment* un caractère plus douloureux et plus poignant. On rit peu chez les meurt-de-faim. Tous ces jeunes savants oublient la science et la philosophie : ils pensent à manger. Je persiste à croire, pourtant, que le roman garderait sa force et serrerait la vie de plus près s'il ne nous montrait pas que des esprits tendus et des appétits avides, mais encore des cœurs d'hommes, et aussi quelque caractère orné de sensibilité et de bonté, pour nous reposer de tous ces personnages secs et irrités, qui trouvent moyen d'être déplaisants jusque dans leur misère. Enfin, exclusivement destructif et pessimiste, il semble fermer toute porte à l'espoir, éloigner toute confiance dans un avenir où l'on comprendrait mieux le rôle de la science et où l'on reprendrait le goût de Dieu.

M. André Couvreur, lui, étudie les maux physiologiques de notre société. Dans une série de romans durs et âpres, qu'il réunit sous

ce titre général : *les Dangers sociaux*, il dénonce hardiment les maladies qui affaiblissent notre nation. Le dernier, *la Source fatale*, s'attaquait à la plaie de l'alcoolisme. M. Couvreur, s'il n'est médecin, a fait, sans doute, de fortes études médicales. Il écrit avec la tranquillité, l'assurance, l'impartialité et aussi l'audace du médecin. Ses livres, parfois, ressemblent à des traités spéciaux. Il leur faut des lecteurs que ne rebutent pas les détails techniques et les tableaux répugnants. Il fait, en somme, du roman, ce que fait M. Brioux du théâtre : un instrument de propagande sociale. C'est là une bonne intention. Mais elle fausse radicalement le but de l'art qui devient ainsi purement utilitaire. Notre vieux maître Platon a démontré, depuis des siècles, que le beau et l'utile ne doivent pas être confondus. L'art ne se propose pas tel ou tel but immédiat, telle ou telle solution pratique, le changement d'un article du code, la promulgation d'une loi de protection, l'intervention de l'Etat pour combattre un fléau, etc. Il extrait de la vie humaine sa vertu, sa permanence, sa beauté. Par le moyen du sentiment esthétique, il est, lui aussi, une élévation de l'âme vers Dieu. M. Brioux, M. Couvreur, prétendent l'asservir à des besognes plus modestes. Ils le considèrent comme une arme de combat qu'ils brandissent héroïquement, et qu'ils s'imaginent fourbir quand ils la faussent simplement. Les maçons qui bâtissent les maisons ont toujours méprisé les sculpteurs qui les décorent, car les maisons sont plus utiles que les statues. Mais les maisons s'effritent et les marbres demeurent. Même brisés, ils excitent notre admiration.

Il y a bien des manières de traiter le roman social. Les romanciers que nous avons passés en revue jusqu'ici, ont incarné leurs idées ou leurs thèses dans une intrigue. Ils ont, pour ainsi dire, créé l'âme de leur œuvre avant de lui donner un corps. Ils ont trouvé le but avant les personnages, comme on formule un théorème avant de le démontrer. D'autres, au contraire, ont extrait de l'observation des mœurs et des individus un jugement général. Ils ont emmagasiné des matériaux avant de faire le plan de leur construction. Leurs ouvrages ne font qu'animer leurs renseignements. En voyant le corps s'agiter, ils ont compris l'âme de leur époque. Ainsi ont opéré M. E.-M. de Vogüé, dans *les Morts qui parlent*; M. Maurice Barrès, dans la vaste triologie que composent *les Déracinés*, *l'Appel au soldat* et *leurs Figures*; M. Léon Daudet, dans *le Pays des parlementeurs*, et encore d'autres écrivains de rang plus modeste : M. Henry Bérenger, dans *la Proie*; M. Lecomte, dans *les Valets* et *les Cartons verts*; M. Antoine Baumann, dans *le Tribunal de Vuillermoz*; M. Georges Beaume, dans *les Robinsons de Paris*; M. Albert Juhellé, dans *Sous la toque*, etc. Nous avons ainsi le por-

trait de l'homme politique, du « politicien impudent au poil négligé sous le bord plat du haut-de-forme<sup>1</sup> » (*les Morts qui parlent, leurs Figures, la Proie, les Valets*), de même que nous pouvons instruire le procès du magistrat (*le Tribunal de Vuillermoz, Sous la toque*), celui du médecin (*les Morticoles*), celui du fonctionnarisme (*les Cartons verts*).

Les romans de M. E.-M. de Vogüé et de M. Maurice Barrès, par le tableau précis et de ferme relief qu'ils nous donnent de notre époque, se rapprochent de l'histoire. Leurs procédés sont presque semblables à ceux de MM. Paul et Victor Margueritte (*le Désastre, les Tronçons du glaive, les Braves gens*) et de M. Paul Adam (*la Force, l'Enfant d'Austerlitz, la Ruse*), qui ont tenté une rénovation du roman historique. Avec ceux-ci, le roman historique se transforme en roman de mœurs. Il peint la vie, la sensibilité, la pensée d'une époque plus ou moins lointaine, comme le roman de mœurs s'efforce de fixer celles de notre temps. Avec les frères Margueritte, nous revivons les angoisses de la guerre franco-allemande comme les ont vécues ceux qui servaient aux armées et celles qui demeuraient au triste foyer. Et cette évolution du roman historique a précédé une transformation semblable de l'histoire dont il est facile de se rendre compte en lisant quelques pages de Thiers ou de Mignet, et ensuite quelques pages de M. Henry Houssaye ou de M. Albert Vandal. Les premiers ne nous font assister qu'à des conseils de guerre ou de cabinet, à des opérations militaires ou diplomatiques. Les nouveaux historiens ne manquent point de nous montrer la répercussion de la vie sociale sur les événements, et réciproquement; ils restituent au chœur antique sa symbolique parole.

## VII

Nous venons d'assister à un grand effort du roman contemporain pour sortir de l'ornière où il s'embourbait. Mais, précisément, il y a trop d'effort dans les ouvrages que nous avons examinés. Ils sont tendus comme les muscles de ces chevaux qui tirent à la montée un poids trop lourd. Ils n'ont pas cette sérénité qui est un des attributs de la beauté : car, après avoir absorbé l'essentiel de la vie contemporaine, l'artiste doit travailler dans le calme à le transformer en matière d'art solide et durable, à lui donner son caractère d'humanité et d'universalité. Trop souvent le lecteur y cherche en vain cette émotion de l'âme par quoi se manifeste la

<sup>1</sup> Jules Lemaitre.

joie esthétique. Ce ne sont point de ces œuvres d'amour où l'auteur se donne tout entier.

Je trouve, dans quelques autres romans récents, un retour aux sources éternellement fraîches et limpides de la nature et de l'art. M. Pierre Loti, avec *Ramuntcho*, son chef-d'œuvre, nous a donné une idylle dont la pureté et la jeunesse évoquent les plus beaux marbres antiques. M. Paul Bourget, élargissant sa manière, brisant enfin les portes des salons où il aimait trop à écrire, fait entrer, avec *l'Echéance* et avec *Monique*, dans sa littérature plus aérée, une humanité plus modeste, mais aussi plus vivante. M. Edouard Rod abandonne le roman d'analyse pour venir au roman social avec *Mademoiselle Annette*, qui nous montre le conflit des deux forces qui se disputent le monde, l'antagonisme du cruel esprit de conquête par qui s'accomplit ce qu'on est convenu d'appeler le progrès, et de l'esprit de sacrifice qui découvre dans le renoncement volontaire plus de joie que dans la poursuite et la possession de tous les biens terrestres; il anime le grand problème moral de notre temps, il donne une forme sensible à nos idées directrices, à nos inquiétudes, et c'est le propre des grands romanciers de résumer dans une peinture de mœurs les mouvements généraux de leur époque. Je rappellerai encore M. René Bazin (*les Noëlet, la Terre qui meurt, les Oberlé, etc.*), qui ressemble au peintre Millet par les honnêtes visages qu'il donne à ses héros et par son interprétation suave des beautés de la nature; et, parmi les nouveaux venus, M. Eugène Le Roy qui, dans *Jacquou le Croquant*, nous retrace avec saveur l'histoire des paysans du Périgord; M. René Boylesve qui, dans *Mademoiselle Cloque* et *La Becquée*, peint avec une sûreté scrupuleuse et une minutie amoureuse les mœurs de la province, ville et campagne; M. Léon Barracand (*le Roman nuptial*), par Georges Beaume (*les Quissera*), etc.

Dans tous ces ouvrages, on sent une âme vivante, on entend les battements d'un cœur. Par là ils nous émeuvent; ils nous font tressaillir, parce que leurs auteurs n'ont pas craint de nous parler avec affection et cordialité, de rejeter tous ces vains ornements de l'esprit que sont l'ironie, le scepticisme, la légèreté, parce que leur curiosité ne les a pas entraînés au delà de l'observation des grands mouvements des passions humaines vers les petits mondes spéciaux et singuliers où s'agitent des pantins qui ne sont pas des hommes, parce qu'enfin ils ont épargné à leurs lecteurs ces fatigues et ces efforts que réclame la préparation de l'œuvre d'art, mais que l'œuvre d'art ne doit pas laisser deviner. Et ils rentrent dans la vraie tradition française, ils suivent le chemin glorieusement tracé par Balzac, Gustave Flaubert, Alphonse Daudet. Ils ne sont pas

imprégnés d'influences étrangères. Je lisais récemment une page où Fustel de Coulanges instruisait le procès de nos historiens qui ne savent pas nous enseigner l'amour de notre passé et de nos institutions. « Le véritable patriotisme, disait-il, n'est pas l'amour du sol, c'est l'amour du passé, c'est le respect des générations qui nous ont précédés. Nos historiens ne nous apprennent qu'à les maudire et ne nous recommandent que de ne pas leur ressembler. Ils brisent les traditions françaises et ils imaginent qu'il restera un patriotisme français. Ils vont répétant que l'étranger vaut mieux que la France, et ils se figurent qu'on aimera la France. Depuis cinquante ans, c'est l'Angleterre que nous aimons, c'est l'Allemagne que nous louons, c'est l'Amérique que nous admirons. Chacun se fait son idéal hors de France... » Changez les noms des nations étrangères si vous le voulez, mais comme ces paroles sont vraies aujourd'hui comme au temps où elles furent prononcées ! Oui, *chacun se fait son idéal hors de France* et prétend néanmoins aimer cette France qu'il dédaigne. Et le grand écrivain de conclure : « Nous nourrissons au fond de notre âme une sorte de haine inconsciente à l'égard de nous-mêmes. C'est l'opposé de cet amour de soi qu'on dit être naturel à l'homme ; c'est le renoncement à nous-mêmes. C'est une sorte de fureur de nous calomnier et de nous détruire, semblable à cette manie du suicide dont vous voyez certains individus tourmentés. » Ces nobles réflexions sont justes dans le domaine des lettres comme dans celui de l'histoire. Nous ne connaissons pas assez notre propre littérature. C'est la plus claire, la plus universelle, la plus franche dans l'expression de la sensibilité. Que nos romanciers continuent cette tradition, et qu'après avoir observé leur temps, non point dans ses petits côtés, mais de haut, ils se donnent sincèrement à leurs œuvres, sans arrière-pensée de reprise, sans égoïsme et sans vanité. Qu'ils cessent d'être des hommes de lettres, fabricants de bibelots exquis et fragiles, pour être enfin des hommes résumant en eux-mêmes la pathétique humanité et sachant montrer leur âme chargée des inquiétudes de notre âge et avide de se répandre comme une urne trop pleine...

Henry BORDEAUX.

---